Document generated on 08/06/2025 8:06 a.m.

Québec français

Dix oeuvres fantastiques québécoises qu'il faut découvrir

Daniel Jetté

Number 139, Fall 2005

La littérature fantastique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51268ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jetté, D. (2005). Dix oeuvres fantastiques québécoises qu'il faut découvrir. *Québec français*, (139), 48–51.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dix œuvres fantastiques québécoises qu'il faut découvrir

› › › DANIEL JETTÉ*

L'acteur Patrick Huard dans l'adaptation cinématographique de *Sur le seuil*, roman de Patrick Sénécal publié en 1998. Photo : source Internet

Le fantastique est une littérature obsédée par la mort et tout ce qui s'y rattache et qui, malgré ce net penchant en faveur de sujets lugubres, procure quand même à son lecteur un immense plaisir agrémenté de frissons. Au Québec, le roman dit réaliste ou « mimétique » l'a emporté haut la main. On pourrait croire qu'il n'existe pas de littérature fantastique chez nous, mais il y en a, et plus qu'on ne le pense. Cela, même les lecteurs québécois des romanciers américains connus du genre (King, Straub ou Rice), n'en sont pas conscients. Je me propose donc de vous présenter dix nouvelles ou romans fantastiques, parmi les meilleurs à mon avis, qui ont été écrits par des Québécois et Québécoises.

La mort exquise

La mort exquise de Claude Mathieu est une singularité dans le monde de la littérature québécoise des années 1960. Selon Gilles Pellerin, auteur de la préface de la réédition de 1997 à L'instant même, ce livre est « paru trop tôt, figure perçue comme erratique dans la tourmente de cet icitte au nom duquel on prenait la parole ». Chacune des nouvelles de ce recueil est un petit bijou. La nouvelle éponyme est cependant la plus fascinante. Elle raconte comment un botaniste allemand découvre une plante rare qui sert en fait d'appât pour l'attirer dans un gouffre mystérieux. Le fantastique s'intéresse régulièrement à la perte de l'identité. Par exemple, un protagoniste peut se transformer en une créature monstrueuse ou encore être possédé par un être surnaturel. Ici, au contraire, la perte du soi est perçue comme positive. La personnalité du héros se confond avec celles d'autres hommes qui ont été capturés dans le passé mais, en revanche, il connaît un état de bonheur indéfiniment renouvelé. La question se pose alors : vaut-il la peine de sacrifier sa personnalité en échange d'un état permanent de félicité ? De toute façon, le gouffre ne donne pas le choix à ses captifs.

En 1974, trois faits marquants pour le fantastique se produisent : la parution de *Carrie*, le premier roman *publié* de Stephen King, qui connaît un grand succès et qui inaugure une vague de romans d'horreur qui se poursuit jusque dans les années 1980 ; la publication du recueil de Jacques Brossard, *Le métamorfaux*, devenu un classique ; enfin, Norbert Spehner fonde le fanzine *Requiem* qui devient en 1979 *Solaris*. C'est encore maintenant le plus important magazine littéraire québécois consacré à la science-fiction et au fantastique. La table est donc mise au milieu des années 1970 pour permettre l'émergence en Amérique du Nord d'une communauté d'auteurs fantastiques québécois.

« L'envol des gargouilles »

Daniel Sernine est peut-être le plus grand de ces écrivains. En 1978, alors qu'il est dans la jeune vingtaine, il publie *Les contes de l'ombre*, un recueil de nouvelles où on sent l'influence des auteurs européens de la défunte collection « Marabout fantastique », dont le souvenir tire encore des larmes de nostalgie des yeux des amateurs. Comme eux, Sernine est un styliste dans le meilleur sens du terme. Depuis, il a édifié une œuvre abondante dans laquelle ne se trouvent que peu de scories. Si toutes les histoires fantastiques de cet écrivain étaient publiées en un seul gros volume, dans la collection *Bouquins* par exemple, on constaterait que l'ensemble forme une fresque s'étendant sur plusieurs siècles et montrant une impressionnante galerie de personnages. Il est donc bien embarrassant de choisir un conte spécifique. Néanmoins, « L'envol des gargouilles », paru dans *La maison douleur et autres histoires de peur* chez Vents d'Ouest en 1996, nouvelle destinée, en principe, aux jeunes, est particulièrement réussie. Jules Vignal, un jeune homme pauvre de Neubourg (une des deux villes imaginaires dans lesquelles Sernine situe nombre de ses intrigues), perd toute sa famille dans une avalanche. Le curé Tessier l'accueille chez lui, mais Jules n'a nulle envie d'adopter la vie ecclésiastique. Comme il a remarqué que les gargouilles de la cathédrale s'envolent parfois, il est tenté de se jucher sur l'une d'elles afin de quitter ce monde. Il ne sait pas que l'avalanche meurtrière a été déclenchée par cette même gargouille. Sernine présente ici Neubourg comme une ville où se glissent, perçues seulement par certaines personnes, des créatures non humaines qui s'acharnent à faire le malheur de l'humanité. Il est souvent un écrivain très pessimiste, mais, dans cette nouvelle, il accorde la possibilité à son héros de choisir une existence qui lui convient quand un ami, Colin, lui offre de se joindre au Cirque avec lui. C'est une fin assez heureuse, on peut le supposer, bien qu'il faille se montrer prudent car, quelquefois, ce n'est qu'en lisant d'autres nouvelles ou romans de cet auteur que l'on connaît véritablement le sort final d'un personnage.

La peau blanche

La peau blanche de Joël Champetier, paru en 1997 chez Alire, est un exemple parfait de fantastique urbain. Un jeune Français, Thierry, vient au Québec pour y étudier la littérature nationale après s'être découvert une passion pour les romans de Michel Tremblay. Il rencontre une musicienne rousse dont il s'éprend éperdument. Plus tard, il découvre que sa mère, ses sœurs et elle sont des succubes qui se nourrissent du sperme, du sang et de la chair des hommes. Résumée ainsi, l'intrigue paraît banale mais Champetier sait raconter une histoire excitante. C'est un roman complexe, solidement documenté, dans lequel plusieurs niveaux de lecture sont possibles. Pour cette raison, le film qu'on en a tiré, aussi bon soit-il, ne lui rend pas, ne peut pas lui rendre justice, car en sus de la trame principale, *La peau blanche* est truffé d'observations et de considérations, parfois polémiques, sur la vie, la littérature, les relations raciales, les rapports hommes-femmes, l'évolution humaine... Les succubes, finalement, bien que se trouvant au cœur de l'intrigue, servent également de prétexte pour parler d'autre chose. *La peau blanche* est surtout un roman de la désillusion. Tout s'écroule et tourne à l'horreur pour Thierry : ses études, l'amitié, l'amour, la liberté qu'il croyait avoir acquise. À la fin, il a cette cruelle illumination : ce qui lui semblait être une prison, sa famille petite-bourgeoise par exemple, était réellement un garde-fou destiné à le protéger d'un univers impitoyable. Mais il lui est désormais impossible de retourner en arrière.

Sur le seuil

Le troisième roman de Patrick Sénécal, *Sur le seuil*, publié en 1998, s'est bien vendu et a été adapté au cinéma, avec un budget respectable, les rôles principaux ayant été tenus par Patrick Huard et Michel Côté, des acteurs aimés du public. C'est la première fois qu'un roman d'horreur québécois a un tel succès. Au fond, ce n'est pas si étonnant, car *Sur le seuil* est un thriller efficace écrit dans un style sobre. C'est un des premiers de ce genre au Québec, avec *La mémoire du lac* de Champetier, et qui ne ressemble pas pour autant à un mauvais plagiat d'un best-seller américain. Le psychiatre Paul Lacasse a perdu foi en sa profession. Il n'attend plus que sa retraite lorsqu'il reçoit un nouveau patient, un célèbre écrivain de romans d'horreur, Thomas Roy, qui a essayé de s'enlever la vie après s'être tranché les doigts des deux mains à l'aide d'un massicot. En poursuivant son enquête, encouragé en cela par sa jeune collègue enthousiaste, Jeanne Marcoux, Lacasse en vient à croire que l'écrivain a peut-être été présent sur les lieux de quarante-trois accidents horribles ou actes violents, ce qui est statistiquement peu probable. Évidemment, ses écrits sont inspirés de quelques-unes de ces catastrophes. L'affaire se complique quand Lacasse est forcé d'admettre que Roy a commencé à

écrire son dernier roman qui s'inspire d'un fait divers, un policier qui a abattu un groupe d'enfants, *avant* que l'événement ne se produise. Cela détermine le psychiatre à enquêter sur le passé de Roy. Pourquoi le Mal ? D'où provient-il ? Ou, de façon plus terre-à-terre, pourquoi les gens commettent-ils des actes barbares ? C'est l'interrogation de ce roman. Ex-idéaliste et psychiatre rationaliste qui se retrouve confronté au surnaturel, Lacasse croit pouvoir découvrir l'origine du Mal et, par conséquent, un moyen qui lui permettrait de guérir pour de bon des patients déséquilibrés. Il est *sur le seuil,* mais la porte qu'il croit voir s'ouvrir devant lui se ferme sans rémission à la fin. Quelques personnages aperçoivent ce qui se trouve au-delà : le prêtre diabolique, qui est aussi le père de Roy, Roy lui-même ainsi que Jeanne Marcoux, mais tous meurent avant de pouvoir expliquer ce qu'ils ont vu. *Sur le seuil* est un roman noir, désespéré. Il nous donne à voir un univers dans lequel le Mal est apparemment tout-puissant. Il peut obliger un policier sans histoire à exécuter des enfants ou une mère aimante à égorger les siens. La morale, la religion et la science sont impuissantes à contrer ce phénomène. Sénécal n'a pas de théorie philosophique ou théologique à proposer, il constate simplement la nature horrifiante de la réalité.

« L'heure de bébé »

Claude Bolduc est un autre de nos bons écrivains fantastiques. En 1998, il a publié chez Vents d'Ouest un recueil intitulé *Les yeux troubles et autres contes de la lune noire.* Il ne faut pas se fier à ce titre un peu extravagant : ce livre renferme d'excellentes nouvelles. « L'heure de bébé » décrit les malheurs de Richard, qui est retenu prisonnier par Lucie, une belle rousse qu'il a rencontrée dans une discothèque. Alors qu'il est enchaîné dans la cave, son sperme sert de nourriture à une créature bizarre que Lucie affirme être son fils. En raison de son mélange de sexe et d'horreur, cette nouvelle provoque le malaise chez le lecteur. C'est une histoire d'une noire ironie qui exprime symboliquement la peur de la paternité, des responsabilités, de la perte de liberté et, de manière plus générale, l'impuissance du mâle québécois, qui est souvent présenté à la télévision, au cinéma et dans la publicité comme un être immature et puéril. Richard n'a somme toute pas plus de valeur qu'un morceau de bétail dont l'unique fonction est de servir de pourvoyeur à un bébé monstrueux qui n'est pas le sien et que le vrai père, un être d'un autre monde, viendra chercher quand il sera sevré. La psychologie du personnage est présentée de façon crédible, surtout lorsque sa raison commence à chavirer.

« Les images restent »

« Les images restent » de Cartier-Jones, publié dans le numéro 126 de *Solaris,* est une nouvelle surprenante bien qu'elle soit de facture très classique, mais c'est justement ce qui fait son charme. Elle reprend l'un des plus vieux thèmes qui soient, celui de la maison hantée, dans laquelle se produisent des événements sanglants. Au début du récit, la maison est inactive depuis plusieurs années. En apparence seulement, car les investigateurs du paranormal qui pénètrent à l'intérieur disparaissent. Lorsqu'on les retrouve sains et saufs un peu plus tard, ils n'ont aucun souvenir de ce qui leur est arrivé. En fait, la maison, qui est consciente, crée des doubles de ses visiteurs et leur fait subir des tortures. L'atmosphère d'oppression est particulièrement bien rendue, mais la principale qualité de ce conte est de réussir à faire du neuf avec du vieux, « Les images restent » ressemblant à peu de choses près à une histoire qui aurait pu être écrite par un auteur fantastique classique comme E.F. Benson ou M.R. James, praticiens chevronnés de la traditionnelle *ghost story.* Cela tend à démontrer que, sous la plume d'un auteur compétent et inspiré, il n'existe pas d'idées éculées. Le ton et la manière du fantastique traditionnel peuvent encore s'avérer pertinents de nos jours.

« Encore un manuscrit... »

Au premier abord, les nouvelles de *Contes à mourir debout* de Laurent Chabin (Éditions Les Intouchables, 1999) peuvent paraître incomplètes et simplistes. Il faut comprendre que Chabin écrit ce que l'on pourrait appeler de l'« antifantastique » en utilisant les matériaux du genre. « Encore un manuscrit trouvé dans une bouteille » est emblématique en ce sens. En général, l'auteur de récits fantastiques aiguille le lecteur vers une révélation finale ou quelque apothéose terrifiante. Chabin se refuse à un tel procédé. Avec « Encore un manuscrit... », il satirise deux récits d'Edgar Allan Poe : « Manuscrit trouvé dans une bouteille » et « Les aventures d'Arthur Gordon Pym ». Ce dernier personnage est d'ailleurs évoqué dans l'histoire. Le narrateur se trouve toujours sur un bâtiment mystérieux qui a essuyé une tempête et atteint un lieu inquiétant au-delà duquel, normalement, aurait du s'achever le périple ainsi que la nouvelle elle-même. Au contraire, le narrateur conclut sur ces mots : « Alors l'immense navire avait basculé de l'autre côté du monde. J'y étais enfin ! J'allais voir ! Et je suis toujours là. J'attends encore. Il n'y a rien, il n'y a rien... ». S'il y a révélation, c'est qu'il n'existe pas de révélation. Laurent Chabin est un auteur délicieusement sombre et cynique.

« Ensembles »

« Ensembles » d'André Laurier, publié dans *L'Année 1998 de la science-fiction et du fantastique québécois,* Éditions Alire, 2001, montre que la frontière qui sépare la science-fiction, genre littéraire à tendance rationaliste, et le fantastique, peut être poreuse. L'auteur aime à pratiquer l'ambiguïté. Le titre d'ailleurs synthétise bien le propos : il s'agit d'ensembles qui se superposent : le matériel rencontre l'immatériel, l'hu-

main, le non-humain, et, pour ce qui est du texte lui-même, le fantastique coïncide avec la science-fiction. Ce récit exceptionnel, dense, trop peut-être, est d'une grande qualité littéraire. C'est une histoire de fantômes ou bien c'est une histoire d'extra-terrestres qui vivent sur un autre plan d'existence que celui des simples mortels. Incorporels, ils observent une famille terrestre et ils ont peut-être donné naissance à un enfant dont les humains perçoivent la présence au grenier. À vrai dire, il est difficile de résumer une intrigue aussi énigmatique et, ce qui est peu commun, elle est narrée selon le point de vue de ces entités invisibles. Il se dégage par conséquent de ce récit une impression unique de contact cosmique, de rencontre avec ce qui est étranger, avec ce qui est vraiment *autre*.

L'île des cigognes fanées

Personne au Québec, et peut-être dans toute la francophonie, n'écrit comme Frédérick Durand. Il a une imagination débridée qui n'appartient qu'à lui. Il mêle les sujets les plus traditionnels à des idées réellement originales et tordues, comme ces Jeux olympiques où les athlètes doivent avaler de l'acide ou combattre des insectes géants. C'est le foisonnement des concepts à l'intérieur d'un seul récit qui surprend chez lui. L'auteur de *L'île des cigognes fanées* (La Veuve noire éditrice, 2004) affectionne les aventures échevelées et extravagantes. Il pourrait écrire aisément dix autres romans ou nouvelles, s'il menait à terme tous les débuts d'intrigues contenus dans ce livre qui devient du même coup une sorte de compilation de grands thèmes du fantastique. Alain Dalenko est professeur à l'école de l'épouvante de Noireterre. Il passe bien près de mourir quand un de ses élèves l'incite à se suicider en s'étranglant avec sa propre main. On lui propose ensuite d'occuper la fonction de juge aux Jeux olympiques de la ville de Monochrome. Malheureusement, les épreuves de ces jeux-là sont d'un sadisme inouï. Dalenko découvre de plus que les compétitions sont truquées par un vieil ennemi. Il est ensuite enlevé par un personnage d'allure aristocratique, qui l'emmène d'abord dans son château hanté avant de l'entraîner dans une quête pour retrouver une île inconnue. Dans ce roman, comme dans *Au rendez-vous des courtisans glacés*, le roman précédent de Durand, presque tous les personnages sont condamnés, victimes désignées pour un jeu de massacre. Tous les fils pendants de l'intrigue soulignent l'échec des protagonistes et leur état d'aliénation, incapables comme ils le sont de réussir ou de terminer quoi que ce soit, toujours jetés par des forces implacables dans des situations sur lesquelles ils n'ont aucun contrôle.

« Théodyssée ou la tentation solaire »

David Dorais est un écrivain aussi original et personnel que Frédérick Durand, mais dans un autre registre. Le recueil *Les cinq saisons du moine* met en scène des moines excentriques ou diaboliques. Le ton de ces histoires est badin même lors d'épisodes cruels. « Théodyssée ou la tentation solaire » narre les sinistres exploits d'un moine qui veut assembler les morceaux de la dépouille mortelle de Jésus, qui se trouvent dispersés à travers le monde. Son intention est de ressusciter le Christ afin que celui-ci se venge de l'humanité. La tâche est gigantesque, mais il est bientôt aidé par une nuée de fidèles qui le suivent aveuglément, particulièrement un groupe d'Inuits qui pratiquent un art martial meurtrier. L'intrigue, qui débute à Tadoussac, semble premièrement se dérouler dans le monde réel mais, un peu plus loin, lorsque le moine diabolique compare le Christ à Ulysse afin de justifier le fait qu'il doive châtier les hommes, une de ses interlocutrices déclare que le héros grec n'est qu'un vaurien. Elle en veut pour preuve le témoignage de sa cousine qui travaillait sur l'île d'Ithaque à l'époque. Le lecteur comprend alors qu'il a affaire à un univers fantaisiste. Plus loin encore, le moine fanatique se rend en Europe à pied. Doit-on considérer « Théodyssée… » comme une allégorie ou s'agit-il simplement de l'œuvre d'un écrivain qui donne libre cours à son imaginaire sans pour autant tomber totalement dans le surréalisme ? Il y a en tout cas dans ce récit l'image très forte de ce moine dont la foi inébranlable, qui serait admirable en d'autres circonstances, puise en réalité son origine dans sa haine profonde de l'humanité. Il n'est pas interdit de supposer que la psychologie de cet ecclésiastique inflexible corresponde à celle de certains leaders spirituels et politiques parmi les plus influents et les plus puissants. Cette nouvelle évoque tous les fanatismes religieux ou politiques qui ont causé des guerres et des massacres.

Comme on peut le constater, le fantastique, s'il peut être sarcastique à l'occasion, ne peut pas vraiment se montrer joyeux : cela irait à l'encontre de sa nature profonde. Les gens trop sensibles pourraient lui reprocher ses sujets déstabilisateurs mais, en y songeant bien, les nouvelles dans les journaux sont souvent bien plus terrorisantes.

* Critique de livres pour les périodiques *Solaris* et *L'année de la science-fiction et du fantastique québécois*.